

Un général trégorrois à l'honneur à Heiligenberg (67)

# Le Bouëdec, héros en Alsace mais inconnu à Plounévez-Moëdec

Tout est parti d'un appel à témoins lancé par mail à la presse bretonne. « Un appel au civisme des Bretons », appuie David Alfort, président de la section Haut Rhin/ Territoire de Belfort de l'Association des officiers de réserve de la Marine. La cheville ouvrière d'une cérémonie commémorative qui doit honorer samedi prochain deux Bretons, héros du conflit de 1870 en Alsace. « Depuis 142 ans, les protagonistes de cette aventure extraordinaire n'ont jamais été honorés par leurs pairs. Cet oubli sera réparé. Une cérémonie aura lieu pour honorer ces hommes, et le matelot Hervé Séné en particulier, pour son courage et son professionnalisme. Afin de rendre un hommage le plus digne possible à leur mémoire, nous souhaitons identifier leurs descendants potentiels ».

Appel répercuté dans notre édition précédente. Car si le matelot Hervé Séné n'était vraisemblablement pas des environs, l'autre, Joseph-Marie Le Bouëdec, futur général aux états de service impressionnants, était trégorrois. Las, il n'a laissé aucun souvenir en sa bonne ville de Plounévez-Moëdec, malgré l'exploit que commémoront pourtant les Alsaciens aujourd'hui...

Septembre 1870. Le conflit entre la France et la Prusse fait rage depuis plusieurs semaines. De grandes villes, telles que Strasbourg, sont rapidement assiégées. Face à la poussée prussienne, le gouvernement s'installe à Tours. La Marine impériale prend une part active aux combats. L'ennemi est à deux doigts de ceinturer la capitale.

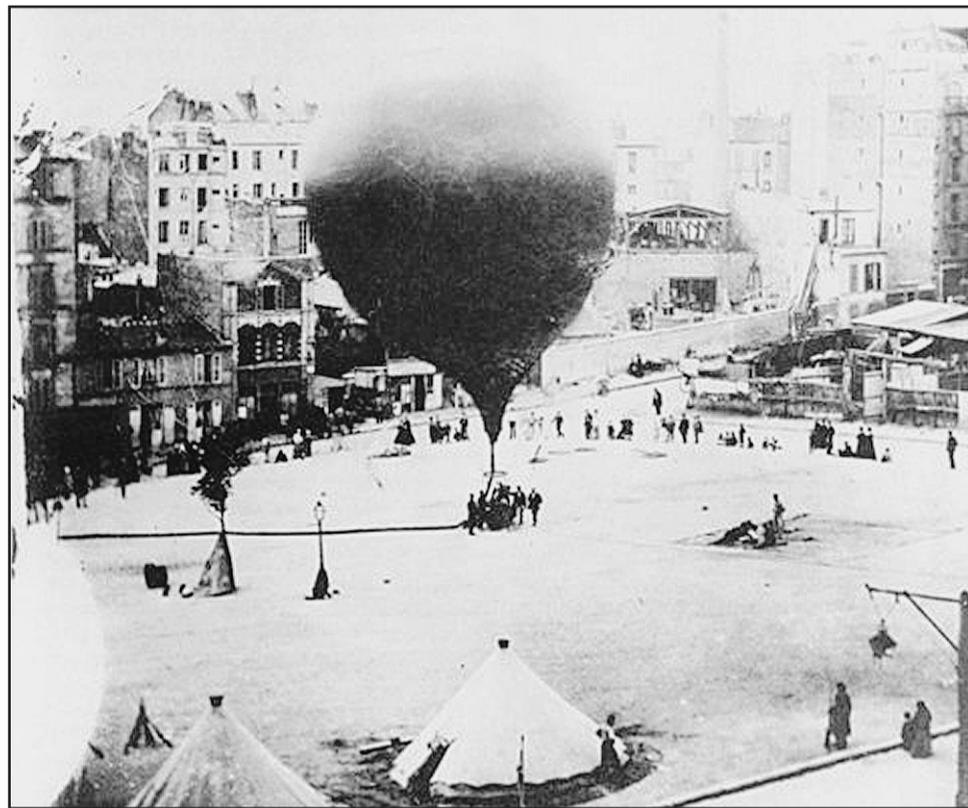
Dès la fin du mois, l'encerclement devient effectif. Dans Paris assiégé, on cherche des moyens de communiquer avec les provinces. Il ne reste que... la voie des airs. On décide alors la création d'une compagnie chargée d'acheminer en ballons missives, matériels et passagers. Et de faire appel aux marins, en particulier aux gabiers. En effet, ces hommes disposent de compétences en matière de navigation. De plus, ils sont habitués à manipuler des cordages et n'ont pas peur du vide.

## Tempête de neige à 5 000 m en ballon !

Le 25 octobre 1870, le ballon le Montgolfier décolle de la gare

## La toute première commémoration militaire

Deux commémorations ont bien été organisées par le village et des passionnés de philatélie et d'aérostation : le centenaire en 1970 et les 140 ans en 2010. « Mais jamais une cérémonie militaire n'a été organisée pour rendre hommage à ces hommes qui ont pourtant risqué leur vie pour la France », déplore David Alfort. Aussi a-t-il entrepris, voilà près de deux ans, de préparer cette commémoration solennelle d'une page glorieuse découverte en préparant un ouvrage sur les relations entre l'Alsace et la Marine. « Ici, très très peu de gens connaissent encore cet épisode, juste quelques hommes qui entretiennent la flamme de la mé-



■ 1870. Le ballon Le Neptune sur la place Saint-Pierre, à Montmartre. Seule la voie des airs permettait de quitter la capitale assiégée (photo de Nadar).

d'Orléans. Il est 8 h 30, le temps est mauvais. Trois hommes prennent place à bord : le matelot Hervé Séné (ou Sané), gabier détaché du fort du Bicêtre, le colonel Delapierre et le commandant Le Bouëdec. Ces deux derniers sont officiellement chargés de coordonner les troupes en province. Mais, officieusement, Le Bouëdec est surtout missionné par Jules Ferry, alors préfet de la Seine, afin de renseigner le gouvernement sur l'état matériel, humain et moral de la capitale.

Arrivé à proximité de Verdun, le ballon tente une première descente. Mal leur en prend. Un détachement de cavaliers allemands les repère et ouvre le feu. A bord, on lâche alors un maximum de lest pour échapper à la mitraille. Le ballon s'élève très rapidement dans le ciel. L'équipage ne tarde pas à perdre le contact visuel avec la terre. Le ballon se trouve alors pris dans une terrible tempête de neige. « Le baromètre cesse de fonctionner et pendant 40 minutes, nous souffrîmes d'un froid tellement intense que nous ne pouvions plus nous entendre parler et que nos oreilles semblaient près d'éclater (les aéro-

nautes estimèrent par la suite qu'ils devaient être à 500 m d'altitude). Un tourbillon de neige et de vent nous enleva comme une plume et, réellement, nous crûmes que notre dernière heure avait sonné », racontera Le Bouëdec. Les spécialistes estiment que le ballon a atteint l'altitude de 5 000 m, un record pour l'époque...

Les Prussiens veulent raser le village

■ Contact : David Alfort, tél. 06 85 73 40 35, mail alfort.david@gmail.com

nautes estimèrent par la suite qu'ils devaient être à 500 m d'altitude). Un tourbillon de neige et de vent nous enleva comme une plume et, réellement, nous crûmes que notre dernière heure avait sonné », racontera Le Bouëdec. Les spécialistes estiment que le ballon a atteint l'altitude de 5 000 m, un record pour l'époque...

## Les Prussiens veulent raser le village

De guerre lasse, l'équipage tente une seconde descente. Il repère un village, dans une zone montagneuse. L'ancre est jetée. Rapidement, les habitants se pressent autour de l'aérostat. Hubert Siat, adjoint au maire se précipite. L'équipage apprend alors qu'il se trouve... à Heiligenberg, en Alsace. Il faut faire vite. Mutzig, ville voisine, abrite une garnison d'environ 500 prussiens. Ils ont forcément vu le ballon. De plus, le village est investi par des francs-tireurs qui poursuivent la lutte contre l'envahisseur. Afin d'éviter un bain de sang, on choisit d'éviter le combat. Les villageois se mobilisent pour démonter le ballon. Les passagers abandonnent leurs uniformes pour des vêtements de bûcherons. Leurs armes sont cachées, de même que les sacs postaux. On s'organise pour infiltrer l'équipage à travers les Vosges. Le colonel Delapierre, ému par l'implication et le courage des villageois, voudrait manifester sa reconnaissance. Ainsi, il offre à la fille d'Hubert Siat une pochette brodée à ses initiales. Elle la conservera toute sa vie. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Les Prussiens investissent rapidement le village. Ils interrogent les villageois, fouillent les moindres recoins. Chacun se tait, et ils ne trouvent rien. Les menaces se font plus pressantes. On menace même de fusiller Hubert Siat ! Finalement, la sentence tombe : le village a 24 heures pour rassembler la somme de 10 000 francs, sans

qu'il sera rasé. Là encore, les villageois sont muets comme des carpes. Ils apportent leurs oboles. La somme sera réunie et le village épargné. Mais ses finances sont exsangues.

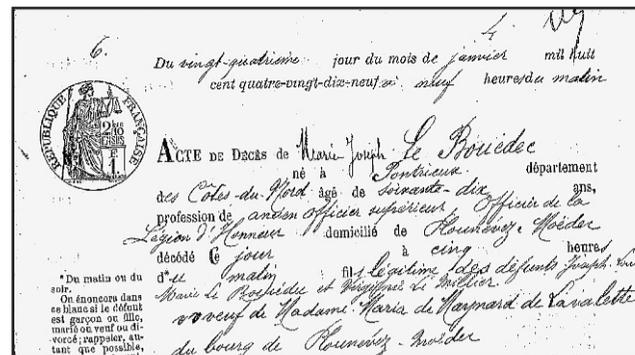
## 160 km à pied déguisé en bûcheron

C'est maintenant dans les Vosges que l'aventure se poursuit. Le périple de l'équipage du Montgolfier durera plusieurs jours, dans des conditions déplorables. Le temps est mauvais. Par quatre fois, ils passeront les lignes ennemies, si fluctuantes en cette période trouble. Le 27, ils sont à Gérardmer. Delapierre est blessé. Ses compagnons doivent l'abandonner. Il réussira tout de même à rejoindre les troupes françaises. Le commandant Le Bouëdec estime avoir fait 160 km à pied, en près de 4 jours. Il réussit à gagner Tours, toujours accompagné d'Hervé Séné. La mission du ballon est donc accomplie. Dans ses écrits, l'officier trégorrois ne tarit pas d'éloges envers le matelot, dont il estime qu'il a fait preuve d'un comportement exemplaire dans l'adversité. Il demande même qu'une récompense lui soit remise.

Les trois hommes prendront une part active à la suite du conflit. Personnage étonnant (un temps colonel de l'armée mexicaine !), Delapierre deviendra général instructeur au camp de Saint Omer. Le Bouëdec sera rattaché à l'armée de Bretagne, en tant que général, commandant le camp de Conlie. Quand à Séné, il sera affecté à la seconde armée de la Loire, toujours en tant qu'aérostier.

Conférences, expositions, plaque du souvenir et même reconstitution des événements du 25 octobre 1870 : dès ce jeudi et jusqu'au 26 octobre, pas moins de trois jours de commémoration leur seront consacrés, tout comme aux habitants qui se sont exposés pour leur salut.

## Le fils du percepteur très attaché à sa maison



■ L'acte de décès de Marie-Joseph Le Bouëdec, conservé à la mairie de Plounévez-Moëdec.

Pas de rue à son nom, pas de plaque sur sa maison : à Plounévez-Moëdec, le général Le Bouëdec est un inconnu. Faut-il en conclure qu'il n'y fut guère qu'un passant ? Non, il était un authentique trégorrois.

Né le 5 janvier 1829 à Pontrieux d'un père percepteur et de Virginie Le Millier, de Tréguier, il a bien grandi à Plounévez, où son père a été nommé. « Souvent, celui-ci l'emmenait dans ses tournées à cheval à travers les campagnes et c'était pour l'enfant une immense joie de pérégriner ainsi, juché sur un coussinet fixé au troussequin de la selle et lié à son père par une ceinture », rapporte Camille Le Mercier d'Erm sur la foi des souvenirs du général transmis par l'historien breton Arthur Le Moy, lui aussi originaire de Plounévez-Moëdec.

A 8 ans, c'est à cheval qu'il gagna le petit séminaire de Tréguier, où il passa cinq ans. « Aux vacances, il revenait dans sa famille sur la jument paternelle qu'un domestique lui amenait. C'était alors pendant quelques semaines la vie libre dans les vastes étendues du Haut-Trégor ».

## Un studio-belvédère avec vue sur les collines

Collège royal de Rennes, Ecole militaire de Saint-Cyr, campagne de Crimée puis campagne d'Italie l'éloigneront bien sûr du pays. Pour un temps. Marié en 1858 avec Marie-Antoinette de Maynard de Lavalette, il démissionnera dès 1861 pour rentrer dans le Trégor en famille, « consacrant dès lors ses loisirs à des études d'histoire et d'archéologie. Après la mort de son père, en 1865, Le Bouëdec s'installe définitivement dans la vieille maison familiale de Plounévez-Moëdec, où il avait passé son enfance ». Rendant régulièrement visite à son ami Julien-Pierre Huon de Penanster, qui résidait à Kergrist. Un officier de sa génération, polytechnicien remarqué pour une innovation sur le fameux canon de 75, accessoirement grand voyageur.

La guerre franco-allemande de 1870 viendra l'arracher à sa retraite. Après les exploits rap-

portés ci-contre, le commandement par intérim de l'Armée de Bretagne embourbée sans armes à Conlie (72) et les combats désespérés de l'Armée de la Loire, Le Bouëdec reviendra à Plounévez. « La maison du général, annexe d'un ancien monastère, se trouve au centre du bourg, proche de l'église et presque en bordure de la route, précise Le Mercier d'Erm. Au cours des calmes années qu'il y vécut encore, Le Bouëdec l'agrandit et l'aménagea selon son goût. » Il racheta une vaste lande derrière son jardin, « jusqu'à une éminence qui domine le bourg », jouissant d'un magnifique panorama. Ainsi créa-t-il un parc où il planta des pins. Au fond de sa lande, le général construisit « un studio-belvédère d'où il aimait à contempler les ondulations des collines trégorroises qui formaient tout son horizon ».

C'est là que terminera ses jours, partageant ses loisirs entre les soins de son jardin et ses études d'histoire et d'archéologie bretonnes, en passionné qu'il était de sa « patrie bretonne ».

Paralysé des membres inférieurs, il se fera fabriquer par un artisan du pays « un fauteuil roulant à roues et fuseaux et clous de cuivre ».

## Ses souvenirs rachetés par un ancien maire

Le général Le Bouëdec décédera chez lui le 24 janvier 1899 dans sa 70<sup>e</sup> année, « au milieu des souvenirs de sa longue carrière ». Son domaine sera vendu après sa mort. Ancien maire de Plounévez-Moëdec, Gabriel Kerleau achètera l'essentiel de son mobilier, des archives et des souvenirs, mais aussi un tableau le représentant à l'assaut de la tour de Malakoff, en Crimée. Reste à savoir ce qu'est devenu ce tableau, car aucun portrait de ce vaillant général trégorrois n'est connu de nos jours...

Erwann Hirel

■ Source : Une armée de chouans, 1870-1871, Camille Le Mercier d'Erm, Perrin, 1875.



■ La maison du général. « Le Bouëdec l'agrandit et l'aménagea selon son goût ».